



SEÇÃO VARIA

Eduquer au bien pour enraciner: valeurs et métaphysique en Simone Weil

Educar para o bem para enraizar: valores e metafísica em Simone Weil

Educate for good in order to take root: values and metaphysics in Simone Weil

Educar para el bien para enraizar: valores y metafísica en Simone Weil

Vida Tercic¹

orcid.org/0009-0005-4451-5473

vidatercic@gmail.com

Recebido em: 25 out. 2024.

Aprovado em: 13 ago. 2025.

Publicado em: 13 nov. 2025.

Résumé: Préoccupés par la crise anthropologique que l'humanité traverse aujourd'hui, une sorte de déracinement, d'après le langage de Simone Weil, perte de milieux et rapports vitaux qui rend l'être humain plus vulnérable et malheureux, nous nous posons cette question: par quelles voies la philosophie peut-elle, dans sa vocation réflexive et pédagogique, contribuer à l'*enracinement*? Suivant la philosophie de Weil, sa passion pour l'âme humaine et sa profonde analyse sociale, nous montrons que l'enracinement sollicite une *compréhension métaphysique* de la réalité humaine. L'exigence universelle du « bien absolu » habitant le cœur de l'être humain témoigne de son ancrage dans la réalité « autre » que ce monde. Ce « sacré », que notre *attention* est appelée à découvrir, se dégage comme mesure des *vraies valeurs* de l'existence et source du *respect* d'autrui. Dès lors, notre éducation philosophique de la conscience morale contribue à l'enracinement lorsqu'elle suscite des *mobilis* cohérents avec le Bien et les valeurs de la vérité, beauté et justice.

Mots-clés: Enracinement; Être humain; Métaphysique; Valeurs; Education.

Resumo: Preocupados com a crise antropológica que a humanidade atravessa hoje, uma espécie de desenraizamento, na linguagem de Simone Weil, perda de ambientes e relações vitais que torna o ser humano mais vulnerável e infeliz, perguntamo-nos: por que meios pode a filosofia, na sua vocação reflexiva e pedagógica, contribuir para o *enraizamento*? Seguindo a filosofia de Weil, a sua paixão pela alma humana e a sua profunda análise social, mostramos que o enraizamento requer uma *compreensão metafísica* da realidade humana. A exigência universal do "bem absoluto" que habita o coração do ser humano testemunha a sua ancoragem numa realidade "outra" que não este mundo. Este "sagrado", que a nossa *atenção* é chamada a descobrir, surge como medida dos *verdadeiros valores* da existência e fonte de *respeito* pelos outros. Por conseguinte, nossa educação filosófica da consciência moral contribui para o enraizamento quando desperta *mobilis* condizentes com o Bem e com os valores da verdade, da beleza e da justiça.

Palavras-chave: enraizamento; ser humano; metafísica; valores; educação.

Abstract: Concerned by the anthropological crisis that humanity is going through today, which is a kind of uprooting, according to the language of Simone Weil, a loss of environments and vital relationships that makes human beings more vulnerable and unhappy, we ask: by what means can philosophy, in its reflexive and pedagogical vocation, contribute to *rooting*? Following Weil's philosophy, her passion for the human soul and her profound social analysis, we show that rooting requires a *metaphysical understanding* of human reality. The universal requirement of the "absolute good" inhabiting the heart of the human being testifies its anchoring in the reality "other" than this world. This "sacred", which our *attention* is called to discover, emerges as a measure of the *true values* of existence and a



Artigo está licenciado sob forma de uma licença
[Creative Commons Atribuição 4.0 Internacional](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Université Yambo Ouologuem de Bamako (UYOB), Bamako, Mali.

source of *respect* for others. Therefore, our philosophical education of moral conscience contributes to rooting when it arouses *motives* consistent with the Good and the values of truth, beauty and justice.

Keywords: Rooting; Human being; Metaphysics; Values; Education.

Resumen: Preocupados por la crisis antropológica que atraviesa hoy la humanidad, una especie de desarraigo, en palabras de Simone Weil, de una pérdida de entornos y de relaciones vitales que hace a los seres humanos más vulnerables e infelices, nos hacemos esta pregunta: ¿de qué manera puede la filosofía, en su vocación reflexiva y pedagógica, contribuir al *arraigo*? Siguiendo la filosofía de Weil, su pasión por el alma humana y su profundo análisis social, mostramos que el arraigo requiere una *comprensión metafísica* de la realidad humana. La exigencia universal del "bien absoluto" que habita en el corazón del ser humano atestigua su anclaje en la realidad "otra" que no es este mundo. Esta "sacralidad", que nuestra *atención* está llamada a descubrir, surge como una medida de los *verdaderos valores* de la existencia y una fuente de *respeto* por los demás. Por lo tanto, nuestra educación filosófica de la conciencia moral contribuye al arraigo cuando da lugar a *móviles* coherentes con el Bien y los valores de la verdad, la belleza y la justicia.

Palabras clave: arraigo; ser humano; metafísica; valores; educación.

Introduction

«Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel
fournit à un arbre l'énergie
qui enfonce profondément dans la terre les puissantes
racines.
L'arbre est en vérité enraciné dans le ciel»
(Weil, 1949, p. 30-31).

«Les racines ne sont pas ce qui nous lie sentimentale-
ment à une terre natale,
mais ce qui permet de développer des branches réél-
les vers l'universel»
(Vorms, 2007, p. 161).

La présente réflexion naît, d'un côté, du besoin de penser notre humanité en crise et, de l'autre, de la conviction que la philosophie de Simone Weil nous offre des repères valides pour le faire.

Plus particulièrement, cette réflexion s'interroge sur la place à donner aujourd'hui à l'éducation au bien (en général, à la conscience morale) et sur la possibilité de donner à une telle éducation un fondement métaphysique commun et universel. Elle s'inspire essentiellement de la philosophie de Simone Weil, notamment de certains de ses écrits des derniers mois de sa vie, d'indéniable profondeur et richesse: son œuvre majeure *L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, le texte qui questionne le personnalisme *La personne et le sacré* et le texte qui représente l'œuvre majeure *Étude pour une déclaration des obligations envers l'être humain*².

Nous vivons dans un contexte de multiples crises, parmi lesquelles une crise anthropologique qui se manifeste par la présence de tant de violence et de violations de l'humain, par les radicalisations de tout genre et par tant de détresses psychiques touchant surtout les jeunes. Si parmi les causes de cette crise on peut identifier la «conscience humaine anesthésiée» et l'«éloignement des valeurs religieuses», et parmi les conséquences de la logique scientiste et technologiste la «détérioration de l'éthique» avec l'«affaiblissement des valeurs spirituelles» et du «sens de la responsabilité»³, alors il apparaît manifestement nécessaire de trouver les voies pour éveiller et former davantage notre conscience morale. La conscience morale impliquant la conscience du bien et du mal (Lavelle, 1951, p. IX), il se montre nécessaire de réfléchir aussi sur les valeurs fondamentales éthiques, spirituelles et religieuses – qui doivent orienter notre culture mondialisée. Le travail intellectuel de Simone Weil est marqué justement par cette nécessité, c'est pourquoi en l'explorant nous pouvons y trouver des inspirations valides⁴.

² Ces textes, parmi tant d'autres, ont fait objet de nombreuses études et recherches de par le passé, mais aujourd'hui encore, un peu partout dans le monde, l'intérêt les concernant est grandissant, en raison de la force et de l'actualité qui les démarquent.

³ C'est le *Document sur la fraternité humaine, pour la paix mondiale et la coexistence commune*, signé par le Pape François et le Grand Imam d'Al-Azhar Ahmad Al-Tayyeb à Abou Dabi le 4 février 2019, qui fait cette analyse, relevant des aspects essentiels qui décrivent la situation de l'humanité actuelle.

⁴ Philosophe française d'origine juive, Simone Weil (1909-1943) a grandi dans une famille agnostique, mais son esprit était profondément ouvert au transcendant. Elle était depuis sa petite enfance sensible aux situations de malheur et d'oppression des autres: «À dix ans, elle s'enfuit de la maison pour aller au-devant d'un défilé de chômeurs. Elle voulait partager la souffrance du monde et se privait volontiers en songeant à ceux qui sont démunis» (Hourdin, 1989, p. 17). Dans sa courte existence (34 ans), elle était engagée philosophiquement et concrètement dans la lutte contre les injustices et dans la recherche profonde de la vérité. Au lycée elle s'est formée avec les professeurs Le Senne et Alain, qui l'ont passionnée pour une philosophie conciliatrice de la pensée et de l'action. Entrée à l'École Normale Supérieure de Paris, elle s'est formée à l'enseignement et à l'éducation. Professeur de philosophie de 1932 à 1940, elle n'a pas

1 Faire face au déracinement

Weil lit la situation humanitaire de son temps, non seulement européenne, mais aussi mondiale, comme une situation de déracinement. La politique, l'instruction, la vie ouvrière et paysanne, même la religion et la colonisation sont analysées sous l'angle du déracinement. Le déracinement signifie une perte de racines existentielles, une sorte de désintégration humaine et de déstabilisation qui rend l'homme existentiellement fragile, sans appartenances, vulnérable et finalement malheureux. Le déracinement coupe l'homme, d'une certaine manière, de son habitat naturel ou de sa famille et de sa nation, de sa culture ou de son travail, et même de ses valeurs fondamentales.

Peut-on parler aujourd'hui encore, en regardant la crise que traverse le monde, de déracinement? Peut-on dire que l'humanité aujourd'hui est une humanité déracinée? Sans pouvoir trop généraliser, il semble possible d'affirmer que la perte de certaines racines essentielles à la vitalité de l'humanité se fait sentir. Elle touche aussi la conscience morale: la conscience du bien et du mal, la conscience des vraies valeurs et de nos devoirs vis-à-vis d'autrui se sont affaiblies. La frontière entre le bien et le mal s'est offusquée, le mal est toléré, justifié ou on lui est indifférent. Mais surtout, on voit l'indifférence au sacré et au religieux, on voit l'attachement au matériel et à l'individuel, on voit l'idolâtrie et la propagande prendre le dessus dans beaucoup de comportements.

Nous ne nous donnons pas la tâche ici, trop grande d'ailleurs, d'analyser notre monde et notre humanité en général de ce point de vue, mais nous voulons plutôt, en suivant Simone Weil, penser en quoi devrait consister encore aujourd'hui la lutte contre le déracinement, l'œuvre de l'enracinement, dans ce que nous estimons être ses aspects les plus essentiels. Pour penser le déracinement mondial actuel,

nous renvoyons à des travaux sur ce sujet écrits en différentes parties du monde. On en parle abondamment dans le contexte des migrations et des réfugiés (par exemple les documents de l'UNHCR, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés), mais aussi dans le contexte de la globalisation (Gambini, 2004) et le contexte culturel et intellectuel (Cantin, 2022).

La philosophie de Simone Weil et toute sa vie ont été une recherche infatigable des moyens pour faire face à la condition déracinée de l'homme et de la société. L'éducation en est un, l'action politique en est un autre, la culture et la religion aussi, mais à condition d'avoir une certaine orientation et profondeur qui répondent aux besoins les plus vitaux de l'être humain et à sa dignité. Prendre soin des racines indispensables à la bonne croissance de l'«arbre» est une tâche nécessaire pour lutter contre le déracinement, individuel ou collectif qu'il soit. Et la philosophie, étant elle aussi éducatrice de la conscience humaine, même morale, a sa part à jouer dans cette tâche. Quels sont ces besoins vitaux? En quoi consiste la dignité humaine? Quelles sont alors les racines les plus essentielles à la vie?

1.1 Métaphysique du Bien: source d'enracinement

Simone Weil présente l'enracinement comme étant «peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine», mais en même temps «un des plus difficiles à définir». Pour elle, «chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines», parce qu'il a besoin de «recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie» (Weil, 1949, p. 61). Être enraciné c'est appartenir à ces milieux qui nourrissent l'âme dans ses dimensions morale, intellectuelle et spirituelle. Par eux, l'être humain se trouve existentiellement ancré dans un lieu et un temps, une famille, une société,

hésité à se soumettre en même temps à d'autres expériences de travail physique, notamment dans trois usines de la région parisienne, pour connaître de près la condition très difficile des ouvriers. Elle ne voulait jamais être une intellectuelle détachée de la réalité concrète du monde et de ceux qui souffrent. Sa philosophie pratique «cherche à incarner le bien dans l'existence» (Gabellieri, 2009, p. 636). Marquée aussi par une forte expérience spirituelle et religieuse, même mystique, elle fonde sa vision de l'être humain sur une métaphysique imprégnée de spiritualité, se confrontant avec le mystère (Gabellieri, 2009).

d'autres collectivités, un travail, une culture, une nation, une religion, une spiritualité. Ce sont des milieux vitaux, «milieux d'existence» ou des «rapports», comme dit Gabellieri (2015), qui lui sont nécessaires pour son épanouissement et son bonheur (Weil, 1957, p. 83-84).

L'enracinement est un besoin vital au-delà du corporel et du matériel. Il traduit une condition de l'âme et de l'esprit humains et non seulement sa position dans l'espace. Il n'est pas un besoin vital quelconque, mais vraisemblablement le plus important, plus que la liberté ou l'obéissance, l'ordre ou la responsabilité, l'égalité ou la hiérarchie, l'honneur ou le châtement, la liberté d'opinion, la sécurité ou le risque, la propriété privée ou la propriété collective – ces autres besoins de l'âme décrits par Weil (1957, p. 80-84). En tant que besoin *vital* l'enracinement réclame sa satisfaction, sans laquelle la force de la vie manque. Il est un besoin profond qui ne peut pas être satisfait par quelque chose de superficiel ou passager, mais seulement par quelque chose de grande valeur assurant bonté, joie et beauté à la vie: «le critère permettant de reconnaître que quelque part les besoins des êtres humains sont satisfaits, c'est un épanouissement de fraternité, de joie, de beauté, de bonheur. Là où il y a repliement sur soi, tristesse, laideur, il y a des privations à guérir» (Weil, 1957, p. 83-84).

Satisfaire le besoin de l'enracinement, c'est établir des racines non seulement pour le corps humain, des racines physiques, mais aussi et surtout pour *l'âme* et *le cœur* de l'être humain, où se cultivent la sensibilité morale et la spiritualité. L'enracinement ne peut être effectif par sa seule dimension territoriale et physique, ni seulement sociale, culturelle et professionnelle. Il doit atteindre un horizon plus large et plus profond de l'existence: la dimension morale, spirituelle et même religieuse de la vie. Il est la condition pour une vie humaine heureuse par l'ouverture à la dimension ultime de la réalité, celle de l'éternité et de l'absolu, celle qui dépasse ce monde. En effet, la vie humaine «a une destinée éternelle», affirme Weil (1949, p. 12); elle ne se définit pas par la réalité de ce monde, mais par «quelque

chose qui n'appartient pas à notre monde». Weil l'appelle aussi le «surnaturel» (1949, p. 123). Ainsi, la dimension spirituelle résulte être non pas un supplément à la vie, mais une nécessité. La culture, la politique et même toute profession trouvent leur vrai sens et leur vraie dignité dans la mesure où elles se nourrissent d'une spiritualité.

Or, si la condition enracinée de l'homme est un besoin essentiel de l'âme, si ce besoin en tant que besoin réclame sa satisfaction et si une telle satisfaction est la garantie du bien-être de l'être humain, alors la condition enracinée est en elle-même un *bien* et son besoin est un *besoin de bien*. Le bien traduit ainsi la *valeur* de l'enracinement. Et du fait d'*avoir* une grande valeur pour l'être humain, l'enracinement se configure même comme une *valeur*.

Dans cette dynamique de l'enracinement nous découvrons l'axe principal de notre réflexion, celui qui traduit l'enjeu métaphysique de notre lutte pour un monde plus humain et juste: l'être humain est habité par le *besoin du bien*, la *recherche du bien*, «*l'exigence d'un bien absolu*». Cet attribut anthropologique, à la fois éthique et métaphysique, est si important qu'il constituera pour Weil le noyau de la nature humaine, comme nous le verrons plus tard. L'exigence du bien absolu se manifeste souvent dans l'expérience de la douleur que l'être humain ressent lorsqu'il subit le mal, lorsqu'un cri silencieux, «qui sonne seulement dans le secret du cœur», se fait entendre, sans pouvoir être retenu: «pourquoi me fait-on du mal?» (Weil, 1957, p. 15). De l'expérience de la souffrance et de l'injustice surgit cette vérité de l'âme, le besoin du bien et la sensibilité pour le bien. Plus en général, l'être humain a besoin de valeurs, précisément des valeurs incarnées dans son existence, de ce qui nourrit son âme et son cœur: une existence revêtue de valeurs qui la rendent «belle», «bonne», suscitant respect et dignité.

Cette dimension du cœur de l'homme gagne ultérieurement d'importance par le fait que Weil (1957, p. 15) la définit comme «le sacré» dans l'être humain:

il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. C'est cela avant toute chose qui est sacré en tout être humain.

Or, cette exigence du bien et, pourrait-on dire, des valeurs ultimes, auquel l'être humain aspire et que l'expérience du mal atteste, n'a pas son origine en lui. L'homme en est plutôt saisi, elle vient d'ailleurs, comme une dimension impersonnelle et absolue que seulement l'attention intérieure peut reconnaître. Ce qui est sacré, en effet, ne peut être donné par l'homme lui-même. Même si le sacré habite le sensible, il n'est pas du domaine du sensible; il est spirituel, de l'ordre surnaturel. Il n'est pas de la réalité des faits, mais de la réalité des valeurs. Le sacré est une réalité «autre», métaphysique, dont la réalité naturelle porte la trace. Un passage très beau de Simone Weil (1957, p. 74) nous révèle la profondeur de ce qui est en jeu ici:

Il est une réalité située hors du monde, c'est-à-dire hors de l'espace et du temps, hors de l'univers mental de l'homme, hors de tout le domaine que les facultés humaines peuvent atteindre. A cette réalité répond au centre du cœur de l'homme cette exigence d'un bien absolu qui y habite toujours et ne trouve jamais aucun objet en ce monde. Elle est aussi rendue manifeste ici-bas par les absurdités, les contradictions insolubles, auxquelles se heurte toujours la pensée humaine quand elle se meut seulement en ce monde. De même que la réalité de ce monde-ci est l'unique fondement des faits, de même l'autre réalité est l'unique fondement du bien.

Si dans le cœur de l'homme il y a un besoin de bien, non pas d'un bien quelconque, mais d'un bien suprême, l'«exigence de bien absolu», cela est la marque d'une réalité autre que celle du monde. Les facultés de l'homme ne peuvent pas produire cette réalité pour elles-mêmes, elle est située hors de ce monde limité par le temps et l'espace. Elle est une réalité sans temps et sans espace, inconditionnée et absolue. Le cœur en est témoin par l'exigence du bien qui l'habite. Elle est de cette manière présente en cette vie et dans la réalité des faits, une référence indépassable de

laquelle arrive tout ce qui est authentiquement bien. C'est d'une certaine manière la présence de la Valeur dans les faits.

Le bien dont nous parlons ici est une valeur qui s'expérimente dans l'agir, de nature morale, traduisant l'«ordre dans les mouvements» (Weil, 1988, p. 64), qui permet à l'homme d'affirmer son humanité. Finalement, Weil n'hésite pas à placer la racine de l'humanité en Dieu: «le bien est donc le mouvement par lequel on s'arrache à soi en tant qu'individu, c'est-à-dire en tant qu'animal, pour s'affirmer homme, c'est-à-dire participant de Dieu» (1988, p. 71).

1.2 Attention au bien et universalité du bien

Le bien se présente alors comme la valeur suprême que le cœur de l'homme cherche, bien au-delà de la seule pensée ou raison. Même lorsque la pensée est avilie, déformée ou déracinée, comme peut l'être celle des opprimés et des esclaves, le cœur en ressent toujours le cri, même silencieux: «chez ceux qui ont subi trop de coups, comme les esclaves, cette partie du cœur que le mal infligé fait crier de surprise semble morte. Mais elle ne l'est jamais tout à fait. Seulement elle ne peut plus crier. Elle est établie dans un état de gémissement sourd et ininterrompu» (Weil, 1957, p. 14). Néanmoins, ce sont uniquement ceux qui «parmi les hommes ont leur attention et leur amour tournés vers elle» (Weil, 1957, p. 75), vers cette réalité située hors du monde dont le cœur témoigne, qui arrivent à la manifester. Ceux-là, constituant une sorte d'intermédiaires entre elle et les autres hommes, la font descendre même, en tant que bien, au milieu des hommes. Ce qui est indispensable pour reconnaître cette réalité ce sont *l'attention et l'amour* tournés vers elle. Par l'attention, plus intense en vertu de l'amour, l'âme devient plus réceptive aux valeurs et, accueillant les valeurs, plus enracinée et authentiquement vivante. Weil affirme que personne ne peut jamais supposer que quelqu'un soit privé du pouvoir d'une telle attention et d'un tel amour, même si pour être réels ils doivent aussi s'exercer. Si leur exercice est conscient et consenti, «tôt ou tard,

il descend sur lui [l'être humain] du bien qui à travers lui rayonne autour de lui». Cette attention, pour laquelle il faut éduquer aussi les enfants, est la porte même de la justice: «il leur faut [aux enfants] savoir être attentifs pour pouvoir, plus tard, être justes» (Weil, 1957, p. 177).

Il y a une universalité qui se dégage ici, car grâce à cette expérience du cœur de l'homme son attachement à l'«autre réalité» se révèle un trait distinctif de tout être humain: «l'exigence de bien absolu habitant au centre du cœur et le pouvoir, quoique virtuel, d'orienter l'attention et l'amour hors du monde et d'en recevoir du bien, constituent ensemble un lien qui attache à l'autre réalité tout homme sans exception» (Weil, 1957, p. 75). Pour Weil alors, la dimension métaphysique de la réalité humaine est indéniable et essentielle. Si la dimension physique, sensible, charnelle compte beaucoup dans son anthropologie, la dimension métaphysique, se présentant dans la spiritualité de l'homme plus que dans la seule rationalité pure, demeure la source de toute vérité, même scientifique, et de tout autre bien. Ce qui permet de reconnaître aussi le mal:

Au dessus du domaine terrestre, charnel, où se meuvent d'ordinaire nos pensées, et qui est partout un mélange inextricable de bien et de mal, il s'en trouve un autre, le domaine spirituel, où le bien n'est que bien et, même dans le domaine inférieur, ne produit que du bien; où le mal n'est que mal et ne produit que du mal (Weil, 1949, p. 254).

La réalité du bien, du bien absolu et pur, «le meilleur de tous les biens» qui «enferme en lui à un degré éminent tous les biens», ne donne que du bien: «c'est d'elle [réalité du bien] uniquement que descend en ce monde tout le bien susceptible d'y exister, toute beauté, toute vérité, toute justice, toute légitimité, tout ordre, toute subordination de la conduite humaine à des obligations» (Weil, 1957, p. 74). Ce qui est bien se décline alors, pourrait-on le dire, en d'autres valeurs, parmi lesquelles la vérité, la beauté et la justice, dont nous voulons parler plus explicitement en raison du fait qu'elles semblent les plus essentielles et particulièrement chères à Weil. Leur nature (et celles d'autres valeurs exploitables) nous dégage

ainsi une autre universalité: «la vérité, la beauté, la justice, la compassion sont des biens toujours, partout» (Weil, 1957, p. 30). Si des *racines* doivent être toujours posées dans l'existence humaine afin que l'homme vive authentiquement dans sa *dignité*, elles doivent se trouver dans cette *réalité du bien*. Cette dernière permet de développer des branches manifestant d'autres valeurs analogues reconnaissables universellement.

2 Métaphysique des Valeurs: les valeurs essentielles

Pour Weil, la réalité «autre que celle du monde», autrement dit «l'ordre impersonnel et divin de l'univers», laisse ses traces dans notre réalité: «cet ordre impersonnel et divin de l'univers a pour image parmi nous la justice, la vérité, la beauté» (Weil, 1957, p. 43). Le bien se manifeste aussi par ces valeurs. Weil (1957, p. 38) en considère la relation mutuelle et affirme: «Justice, vérité, beauté sont sœurs et alliées».

La *vérité* est la valeur que Weil cherchait, en tant que philosophe (mais pas seulement), durant toute son existence, avec passion et toutes ses forces: «son besoin de vérité est à l'origine de tous ses choix théoriques et pratiques» (Devaux, 1988, p. 11). La vérité est la valeur qui représente pour elle le cœur de la réalité, ce cœur qu'il faut atteindre pour connaître effectivement la réalité. S'il y a quelque chose qu'elle cherchait jusqu'à l'épuisement de ses forces c'est bien la connaissance profonde de la réalité, du monde et de l'être humain, donc la vérité: «je préférerais mourir que vivre sans la vérité» affirme-t-elle dans une lettre autobiographique de 1942 (Weil, 1966, p. 33). La vérité est une valeur dont l'homme a essentiellement besoin, c'est l'un des besoins les plus sacrés de son âme, dit-elle dans *L'Enracinement* (Weil, 1949, p. 53). L'homme doit vivre dans l'esprit de vérité, rejetant tous les mensonges et toutes les tentations de mensonge, s'interrogeant constamment «suis-je dans la vérité?». Question essentielle, dont dépend aussi son enracinement. Différemment de la beauté qui s'applique à la matière et engage la sensibilité, le vrai engage la pensée seule: «une vérité est une pensée»,

dit-elle (Weil, 2008, p. 171), «la vérité c'est ce que je pense – ce que je lis dans les apparences – en désirant la vérité» (Weil, 2008, p. 313). Comme le *désir* du bien conduit l'homme au bien, le *désir* de la vérité conduit l'homme à la vérité. Il n'est pas besoin de capacités extraordinaires, ni de facultés d'intelligence particulières, il faut seulement cette attention et cet amour qui orientent l'esprit et l'âme vers le noyau central de toute chose⁵.

La *beauté* est une dimension de la réalité consistant en ce qui plaît et «ce qu'on peut contempler» (Weil, 2009, p. 65). C'est ce qui crée une harmonie, un «accord entre l'esprit et la matière» (Molard, 2008, p. 134), qui attire et qui est désiré. Ce qui est beau est valeureux, suscite admiration, respect, saisit l'âme, l'emballa, c'est quelque chose de sublime. Weil (1988, p. 60-73) l'illustre bien dans ses premiers écrits d'élève du professeur Alain, notamment dans le texte «Le Beau et le Bien», quand elle parle de l'exemple d'un beau temple. Elle y décrit admirablement l'expérience du beau dans sa réflexion portée sur le sens du temple et même des pierres qui le composent, en affirmant que ce qui est contemplé comme beau a sa finalité en soi-même, est perfection, mais aussi ordre et unité. Le beau est objet, y affirme-t-elle (Weil, 1988, p. 60-62), dans le sens que le beau comme valeur se manifeste toujours par un objet, comme devant nos yeux, mais un objet tel qu'il y a en lui une certaine plénitude, n'ayant besoin d'autre référence pour être considéré beau. Si le bien est connu dans l'agir et il est dans le sujet, le beau et la vérité, étant dans l'objet, sont connus plutôt par la pensée et la contemplation: «le bien est donc dans le sujet; première opposition avec le beau, puisque le beau est l'objet par excellence» (Weil, 1988, p. 65). Mais rappelons aussi que les deux sont tellement proches et en collaboration que dans l'«autre» réalité ils ne font qu'un: «derrière la caverne, le beau et le bien sont un» (Weil, 1988, p. 71).

Or, la sensibilité pour le beau n'est pas réservée aux seuls artistes ou à quelques-uns des hommes; au contraire, tout le monde donne à la

beauté une valeur, le beau est reconnu comme une valeur universelle:

Ce serait une erreur de croire que la sensibilité à la beauté est le privilège d'un petit nombre de gens cultivés. Au contraire, la beauté est la seule valeur universellement reconnue. Dans le peuple, on emploie constamment le terme de beau ou des termes synonymes pour louer non seulement une ville, un pays, une contrée, mais encore les choses les plus imprévues, par exemple une machine. [...] Le mot de beauté parle à tous les cœurs (Weil, 1951, p. 38-39).

Plus encore, le domaine esthétique constitue un tremplin privilégié pour atteindre des vérités éternelles (Negri, 2020). C'est en cela que se trouve aussi sa force et son importance pour l'existence enracinée de l'homme.

La *justice* est de même une valeur essentielle qui se reconnaît et réalise comme le bien dans l'agir, plus particulièrement dans la dimension collective et intersubjective de l'agir. Chez Weil, la justice ne peut pas être définie facilement. Le mieux c'est de la comprendre comme réaction à l'injustice: est juste, est justice tout ce qui est réponse et objection à l'injustice. La justice a nécessairement une dimension relationnelle qui naît de l'expérience de la vulnérabilité. Tommasi (2019, p. 181) parle d'une conception relationnelle de la justice qui est chez Weil toujours ouverte au surnaturel: elle naît de la nécessité de répondre au cri d'aide de la part de qui subit le mal, l'oppression, la violence. C'est Platon qui inspire et guide la conception weilienne de la justice, la justice étant connue par l'expérience de ce qui est injuste (comme dans la *République*): «la justice se définit plus que toute autre valeur en négatif; c'est par l'injustice subie que l'on apprend à ses dépens ce qu'est la justice. Et pourtant, chaque homme a au fond de lui-même l'idée de justice» (Molard, 2008, p. 73). Même si elle manque dans les structures du monde, elle habite la profondeur du cœur. Comme le bien, ainsi le sens de la justice ne peut jamais se perdre du cœur de l'homme et dans le monde: «si la justice est ineffaçable au cœur de l'homme, elle a une réalité en ce monde» (Weil, 1949, p. 307).

⁵ Le thème de la vérité pour lui seul pourrait être traité très longuement, bien probablement sans pouvoir épuiser toute la richesse qu'il détient dans la pensée de Simone Weil.

On pourrait recenser d'autres valeurs qui paraissent essentielles pour Weil, les «vraies» valeurs qui favorisent l'enracinement de l'être humain, telles que la compassion, l'amour, le détachement, le travail, la grandeur d'âme et d'autres, mais nous avons choisi de nous limiter à celles que Molard (2008, p. 54-57) appelle «cardinales», en raison non seulement de leur centralité pour l'épanouissement moral et spirituel de la vie humaine, mais aussi du fait que le bien, le beau, le vrai et le juste sont, à l'instar des transcendants de l'être, étroitement unis, s'intégrant mutuellement⁶. Ce sont elles aussi qui témoignent de façon privilégiée et incontestablement universelle de la réalité métaphysique du monde. La métaphysique en général évoque trop souvent et superficiellement un domaine abstrait et conceptuel, éloigné du concret de la vie, difficilement intelligible, ou bien un domaine propre seulement à un croyant. La conception weilienne nous permet de redresser cette vision limitée pour habiliter la métaphysique à présenter admirablement la réalité de l'existence humaine.

La métaphysique est naturellement donnée à l'homme et ainsi indispensable au sens de la vie, éclairant le fondement même, les racines de l'existence humaine, de l'être et de l'agir. Certes, Simone Weil parle très peu directement de la métaphysique, mais elle en parle indirectement, à travers les dimensions dont il est, au moins en partie, question ici. Toute sa vie et sa façon de philosopher trouvent les racines dans l'«au-delà» de ce monde, dans la réalité «autre» que celle visible et tangible. Rappelons seulement qu'une de ses principales sources d'inspiration est le Platon du livre VII de la *République* (Gabellieri, 2009, p. 630-631). M. Vorms (2007, p. 156-160) témoigne de la métaphysique weilienne présente aussi dans sa réflexion politique, car les problèmes politiques sont «subordonnés à l'exigence de vérité et d'absolu» et «l'engagement syndical et éducatif

de Simone Weil est entièrement guidé par ses exigences métaphysiques». Il y a un «ancrage métaphysique» qui est à la base de toute sa pensée et qui seul permet la juste compréhension de l'être humain et de la vie. Il n'est pas étonnant de trouver alors cette dimension métaphysique à travers la réflexion sur les valeurs.

Bien que les voies pour dégager une métaphysique weilienne soient potentiellement diverses⁷, nous optons pour cette voie de l'expérience intérieure de l'âme dont le dynamisme spirituel ou, comme l'appelle encore Weil (1949, p. 306), la «structure d'un cœur humain», comme nous croyons avoir montré, révèle la présence d'une réalité transcendante dans la réalité immanente. En effet, c'est par l'explicitation de ce qui habite comme nécessité inéluctable l'âme humaine (ses besoins, ses exigences et au-dessus tout le désir du bien absolu et des valeurs essentielles dont l'homme ne peut pas être la mesure) et la reconnaissance que cette nécessité manifeste un lien ontologique entre le naturel et le surnaturel, qu'une métaphysique commence à se dessiner. Dans le mécanisme de cette voie, les valeurs essentielles, garantie de l'enracinement que cherche l'homme, jouent leur rôle. Comme le bien, les valeurs aussi «descendent en ce monde» de la «réalité située hors du monde». Cela signifie que par elles nous pouvons remonter jusqu'à un fondement ultime du monde, non pas le «fondement des faits», mais «le fondement du bien» (Weil, 1957, p. 74).

Néanmoins, trouver cette dimension métaphysique n'est pas suffisant, il s'agit d'en faire le guide aussi pour la transformation humaine et sociale dont il est besoin aujourd'hui. Nous estimons qu'elles doivent guider aussi l'œuvre de l'éducation et de formation dont la philosophie est en partie chargée.

⁶ Comme l'indique Weil (1949, p. 295): «il est faux qu'il n'y ait pas de liens entre la parfaite beauté, la parfaite vérité, la parfaite justice; il y a plus que des liens, il y a une unité mystérieuse, car le bien est un».

⁷ Miklos Vetö (1997) a emprunté la voie de l'analyse de l'expérience mystique, de la conversion, à partir de la notion de «décréation», en parlant d'une «métaphysique religieuse» en Weil; une autre voie est davantage platonicienne, celle de la «metaxologie», la doctrine du *metaxu*, le milieu ou l'intermédiaire entre l'expérience et l'absolu, l'humain et le divin (Gabellieri, 2009); une autre voie s'articule autour de l'expérience de contradiction entre la réalité du monde et celle de Dieu, la justice et la force, la nécessité et le Bien, qui se traduit dans une ouverture ontologique. Nous nous approchons davantage de cette dernière voie.

2.1 Éducation aux valeurs

La métaphysique du Bien, la dimension de l'attention et de l'universel, le repérage des valeurs essentielles de l'existence humaine, la présence reconnue de la réalité spirituelle du monde, ces éléments forts de la philosophie de Simone Weil nous aident à comprendre l'orientation à donner à l'éducation. Plus encore, ils sont formatifs déjà de notre conscience morale.

Pour éduquer à l'authenticité de l'être humain aujourd'hui, vis-à-vis des relativismes, réductionnismes et nihilismes de toute sorte voulant rabaisser sa dignité ou confondre son identité, il faut d'abord renouveler notre option pour les valeurs essentielles de la vie. Il s'agit de l'option pour une anthropologie dont l'humanité a non seulement besoin aujourd'hui, mais aussi que la profondeur ontologique de son être mérite. Simone Weil n'a pas épargné ses forces pour lutter contre tout rabaissement et avilissement de l'être humain. Son option fondamentale pour les vraies valeurs et pour une anthropologie «haute» et «noble» de l'être humain, s'engageant pour la préservation de sa dignité authentique, nous apporte ainsi des précieux éclairages.

Nous avons vu que la méthode pour ce chemin, la méthode pour reconnaître les valeurs essentielles à l'homme et se laisser inspirer par elles pour agir correctement et humainement, est celle de soigner l'entrée dans la dimension profonde de l'être humain. Il faut interroger son âme, jusqu'à y reconnaître son ouverture hétéronomique, la référence à la réalité «autre» qui est en elle, et y trouver aussi ce qui est commun à tous, universel et nécessaire. Par cette entrée, nous saisissons les besoins de l'âme qui appellent aux vraies valeurs. Ces valeurs ne nous amènent pas seulement à une éthique à vivre, mais aussi à une métaphysique à vivre, qui dégage une vision de la perfection humaine. Il ne faut rien de moins qu'une vie incarnant les valeurs vraies, les plus élevées; non pas les valeurs ou les vérités du passé, du présent ou de l'avenir, c'est-à-dire les valeurs d'un temps, mais celles éternelles, «inscrites dans la nature des choses». Nous touchons là et la dimension de l'agir de l'homme

et celle de son être, qui pour Weil doivent faire une seule chose:

Une méthode d'éducation n'est pas grand-chose si elle n'a pas pour inspiration la conception d'une certaine perfection humaine. Quand il s'agit de l'éducation d'un peuple, cette conception doit être celle d'une civilisation. Il ne faut pas la chercher dans le passé, qui ne contient que de l'imparfait. Bien moins encore dans nos rêves d'avenir, qui sont par nécessité aussi médiocres que nous-mêmes, et par suite de très loin inférieurs au passé. Il faut chercher l'inspiration d'une telle éducation, comme la méthode elle-même, parmi les vérités éternellement inscrites dans la nature des choses (Weil, 1949, p. 276-277).

Je souligne cette belle expression de Weil: l'inspiration de l'éducation doit se chercher parmi les vérités éternellement inscrites dans la nature des choses. Quelles sont ces vérités? La philosophie doit les penser, pour soutenir l'œuvre éducative. S'il y a quelqu'un, par le passé comme par le présent, et par delà le savant et le croyant, qui est appelé à donner la réponse à cette question, c'est certainement le philosophe. Simone Weil l'a démontré par sa vie. La vérité que le philosophe cherche détient la caractéristique de l'universel et originaire, de l'essentiel et fondamental, à partir desquels tout le reste trouve l'intelligibilité authentique. Ici, l'«éternellement inscrit dans la nature» de l'homme ce sont les valeurs ultimes auxquelles toute pensée et tout agir semblent finalement faire référence. Nous lisons ces valeurs en termes de *vérités éternelles*, puisque le bien, le beau, le vrai et le juste ne peuvent pas disparaître du cœur de l'homme.

Ce sont ces valeurs qui devraient illuminer, constituer et guider la conscience morale, la modeler pour le jugement moral auquel elle est constamment sollicitée vis-à-vis des objets qui lui sont présents, aussi en termes de faits et d'événements. Pour que cela se réalise, il faut, comme nous l'avons déjà mentionné, une disposition fondamentale de l'âme, de la conscience elle-même: l'attention. Pour Weil (1947, p. 137), l'éducation devrait se focaliser d'abord sur l'attention:

Les valeurs authentiques et pures du vrai, du beau et du bien dans l'activité d'un être humain

se produisent par un seul et même acte, une certaine application à l'objet de la plénitude de l'attention. L'enseignement ne devrait avoir pour fin que de préparer la possibilité d'un tel acte par l'exercice de l'attention. Tous les autres avantages de l'instruction sont sans intérêt.

C'est la juste attention qui reconnaît le vrai, le beau et le bien. Sans cette juste attention, l'intelligence des objets s'arrête avant d'atteindre ce qui compte vraiment, le plus profond et inconditionné dans la réalité, reflété dans l'architecture de son âme. Il faut l'attention pour ne pas demeurer à la surface du réel en limitant le regard seulement au fond de la caverne, aux ombres, aux apparences de la vérité. En citant des extraits de Simone Weil, un des éditeurs des ces œuvres complètes commente:

Par l'attention véritable, l'homme «vide son âme pour y laisser pénétrer les pensées de la sagesse éternelle». Aller au vrai avec l'âme toute entière, c'est subordonner la partie naturelle de l'âme, «qui est à la hauteur du temps, la partie discursive, la partie qui mesure», à la partie surnaturelle, liée à l'éternité. Chez Platon, le Bien est cause de tout, au-delà et source des essences et des existences; la vérité est l'ensemble des relations qui constituent les conditions d'existence de tout ce qui est donné. Une semblable structure ontologique se retrouve chez Simone Weil donnant à la pensée la mission de construire une «architecture» de l'âme (Devaux, 1988, p. 11).

Ce qui compte dans l'éducation sont la sensibilité et la sensibilisation pour cette «sagesse éternelle» qui fait naître la juste manière de se rapporter aux autres. On peut le dire autrement: l'éducation doit «rétablir le spirituel à sa vraie place» (Vorms, 2007, p. 166), mais en vue de l'action. Le bien doit être reconnu en soi d'abord, mais il doit arriver aussi à la pratique, comme l'affirme Weil (2008, p. 334): «la vraie difficulté, non pas faire le bien quand on l'a vu, mais le voir si intensément que la pensée passe en action, comme quand on lit de la musique et les notes qui entrent par les yeux sortent en son au bout des doigts».

2.2 Éducation aux mobiles de l'action

Un dernier aspect est à souligner dans la réflexion sur l'éducation comme moyen pour lutter

contre le déracinement (Vorms, 2007, p. 161). Au-delà de l'attention, tout travail formatif (l'éducation des enfants et des jeunes proprement dite, mais aussi la formation humaine en général et celle transmise par la politique, la profession, la religion, les collectivités, les institutions, l'information) doit veiller sur le choix des mobiles de l'action. En effet, les mobiles sont l'élan pour agir, ce qui mobilise les forces et la volonté, mettant en marche, une sorte d'énergie qui alimente l'action:

L'éducation – qu'elle ait pour objet des enfants ou des adultes, des individus ou un peuple, ou encore soi-même – consiste à susciter des mobiles. Indiquer ce qui est avantageux, ce qui est obligatoire, ce qui est bien, incombe à l'enseignement. L'éducation s'occupe des mobiles pour l'exécution effective. Car jamais aucune action n'est exécutée en l'absence de mobiles capables de fournir pour elle la somme indispensable d'énergie. Vouloir conduire des créatures humaines – autrui ou soi-même – vers le bien en indiquant seulement la direction, sans avoir veillé à assurer la présence des mobiles correspondants, c'est comme si l'on voulait, en appuyant sur l'accélérateur, faire avancer une auto vide d'essence. Ou encore c'est comme si l'on voulait faire brûler une lampe à huile sans y avoir mis d'huile (Weil, 1949, p. 240-241).

Ce texte très intéressant évoque les différentes dimensions qui interviennent dans notre agir et en déterminent la qualité: la dimension des *mobiles* de l'action en premier lieu, en lien avec *l'énergie* (la force nécessaire pour l'exercice), puis la *direction* de l'action (le but) et *l'exécution* elle-même. L'éducation doit susciter des mobiles, s'occuper alors de ce qui est nécessaire afin que la conscience soit moralement motivée et accompagnée par la volonté, afin de se traduire en actes. Il n'est pas suffisant à l'éducation de donner la direction, le but à atteindre, il lui faut susciter aussi l'énergie nécessaire pour y arriver. Des exemples sont donnés: la perception du bien, obligatoire ou avantageux. D'après l'analyse sociale de Weil (1949, p. 237-371), d'autres exemples de mobiles sont envisageables, mais ils ne sont pas objet de notre réflexion ici: l'amour du travail, la grandeur d'âme, l'amour de la patrie, le sens de responsabilité, l'obéissance etc. Nous y ajoutons particulièrement *les valeurs essentielles*, en les interprétant comme des mobiles justes

et corrects en vue du bien-être authentique de l'être humain.

Même si on ne peut pas identifier exactement les mobiles avec les valeurs, il en reste vrai que les mobiles dont parle Weil sont revêtus de valeurs, ils sont une manifestation des valeurs. La valeur étant la qualité d'une chose ou, comme le fait entendre Louis Lavelle (1951, p. 4-5, p. 15), la signification déjà assumée de l'être même d'une chose, la faisant bonne, attirante et désirable, les mobiles apparaissent revêtus de cette même qualité qui les rend capables de donner l'énergie pour agir.

Or, l'éducation, afin de contribuer authentiquement à l'enracinement de l'être humain, impose un discernement entre les faux et les vrais mobiles, entre ceux qui conduisent l'homme au déracinement et ceux qui, se fondant sur les «vérités éternelles», respectent sa dignité la plus profonde et construisent une véritable communauté d'hommes. Ce sont certainement (bien que non exclusivement) ces valeurs éternelles évoquées plus haut. Elles représentent les mobiles authentiques de l'agir humain, les mobiles que la dignité humaine mérite. Et pour passer d'une condition déracinée à la condition enracinée de l'homme, il faut passer des mobiles trompeurs aux mobiles authentiques et vrais. Aucun «faux» mobile, comme par exemple la fausse grandeur, le mal, la violence, la pression, l'orgueil etc., ne pourra garantir la vie humaine épanouie, ni le bien-être social. Weil en donne un exemple: «le mal est beaucoup plus facilement que le bien un mobile agissant, mais une fois que du bien pur est devenu un mobile agissant dans une âme, il y est la source d'une impulsion inépuisable et invariable, ce qui n'est jamais le cas du mal» (Weil, 1949, p. 269). La perspective de Weil est claire: les bons mobiles sont ceux qui ne peuvent pas déraciner, c'est-à-dire aliéner de soi-même et des autres, mais qui, au contraire, contribuent à l'enracinement. Aujourd'hui, la logique de la haine, de l'intolérance et du mépris de l'autre, mais aussi du matérialisme et du capitalisme, les mobiles de la compétitivité, de la rivalité, du pouvoir, de la force, nous montrent comment nous

pouvons perdre la juste direction. Le danger de la deshumanisation guette une telle réalité. Un exemple de Weil (1949, p. 62-63), frappant pour son actualité, en est une illustration:

[...] il y a deux poisons qui propagent cette maladie [le déracinement]. L'un est l'argent. L'argent détruit les racines partout où il pénètre, en remplaçant tous les mobiles par le désir de gagner. Il l'emporte sans peine sur les autres mobiles parce qu'il demande un effort d'attention tellement moins grand. Rien n'est si clair et si simple qu'un chiffre.

Au lieu du mal comme mobile, il faut éduquer urgemment au bien, afin d'agir en raison du *bien* qui nous mobilise. Il est nécessaire d'éduquer aussi à la *vérité*. Elle doit se constituer en un mobile authentique de l'action: faire quelque chose en raison de la vérité, c'est vraiment construire pour le bien de tous, quoi qu'il soit. De même on pourrait dire pour la *beauté* et la *justice*.

Conclusions

Les valeurs du bien, du vrai, du beau et du juste, ainsi que les bons mobiles pour l'agir humain se présentent alors comme des constituants essentiels du travail pédagogique formateur de la conscience morale et indispensable à l'enracinement de l'être humain; en même temps, comme signes de la présence en ce monde d'une réalité surnaturelle. Elles témoignent que la métaphysique habite l'expérience humaine. Ce n'est qu'à condition de s'ouvrir à la réalité surnaturelle que la vie est vraiment humaine, humanisée et authentique. La pensée, et on pourrait l'affirmer aussi pour la philosophie, est sollicitée à s'ouvrir à cette sagesse éternelle, comme dit Weil (1949, p. 366):

Tant que l'homme tolère d'avoir l'âme emplie de ses propres pensées, de ses pensées personnelles, il est entièrement soumis jusqu'au plus intime de ses pensées à la contrainte des besoins et au jeu mécanique de la force. S'il croit qu'il en est autrement, il est dans l'erreur. Mais tout change quand, par la vertu d'une véritable attention, il vide son âme pour y laisser pénétrer les pensées de la sagesse éternelle. Il porte alors en lui les pensées mêmes auxquelles la force est soumise.

La force, qu'on pourrait appeler aujourd'hui «pouvoir», a ici une connotation négative, parce qu'elle représente la pesanteur du monde qui pousse l'homme toujours vers le bas. Si l'homme reste soumis à cette force, il sera déraciné. Il doit s'élever ou se laisser élever par une autre force, appelée aussi «grâce» (Weil, 1947, p. 7-11) qui le libère et l'ouvre à toute l'humanité. C'est cet aspect de l'ouverture à autrui que j'évoque en conclusion pour montrer comment la perspective axiologique et métaphysique de Weil contribue à éclairer les possibilités de la transformation personnelle et sociale, qui peut être aussi celle de notre temps. En effet, elle affirme que lorsque l'homme opte pour donner son consentement à la réalité «autre» que ce monde, lorsqu'il reconnaît le lien qui l'unit avec l'exigence du bien que cette réalité inspire dans son âme, il devient capable de respecter tout être humain. Et ce n'est qu'à cette condition qu'il en devient capable, autrement il n'est pas possible:

Quiconque reconnaît cette autre réalité reconnaît aussi ce lien [qui attache à autre réalité tout homme sans exception]. A cause de lui [ce lien], il tient tout être humain sans aucune exception pour quelque chose de sacré à quoi il est tenu de témoigner du respect. Il n'est pas d'autre mobile possible au respect universel de tous les êtres humains. [...] Celui dont le cœur incline à pratiquer ce respect reconnaît en fait une réalité autre que celle de ce monde. Celui à qui ce respect est en fait étranger, à celui-là l'autre réalité aussi est étrangère (Weil, 1957, p. 75-76).

Par l'ouverture au Bien, par l'ouverture à Dieu lui-même, l'homme devient capable de dépasser les inégalités et les différences du monde, de ne pas arrêter son regard à elles, mais de saisir «l'identique», l'universel dirions-nous, qui a une valeur sacrée et ne peut que susciter un grand respect. L'«identique» chez les êtres humains, la «structure essentielle de la nature humaine» c'est *l'exigence de bien*:

Tous les êtres humains sont absolument identiques pour autant qu'ils peuvent être conçus comme constitués par une exigence centrale de bien autour de laquelle est disposée de la matière psychique et charnelle. L'attention orientée en fait hors du monde a seule contact

en fait avec la structure essentielle de la nature humaine. Seule elle possède une faculté toujours identique de projeter de la lumière sur un être humain quel qu'il soit (Weil, 1957, p. 76).

C'est de cette compréhension de la nature humaine et de ce respect que notre monde a besoin aujourd'hui. Simone Weil était convaincue qu'il n'y avait pas d'autre voie pour faire sortir l'humanité d'une grave situation de crise et de déracinement qui provoquait l'oppression, la manipulation et la souffrance de tant de personnes. Il faut d'abord placer l'homme dans la vérité de son être, considérer ensuite ses besoins les plus profonds et se charger de leur répondre. C'est un respect qui peut construire la fraternité et empêcher la violence.

Ce parcours, qui avait pour objectif premier de chercher dans la pensée de Simone Weil des inspirations et repères pour répondre à la crise morale et spirituelle que l'être humain traverse aujourd'hui, par le fait de sa conscience morale anesthésiée et de ses valeurs fondamentales égarées, et tacitement l'objectif supplémentaire de contribuer par cette réflexion partagée à la vocation pédagogique de la philosophie, tout en pensant ouvertement aux exigences de l'éducation, nous a permis de trouver une lecture «haute» et «digne» de la vie humaine. Si l'on veut contribuer à pallier cette crise qui se ressemble évidemment à une situation de déracinement, il est nécessaire de penser les justes racines et les voies pour les mettre à leur place. La démarche de Simone Weil est sérieuse, profonde, féconde et l'intérêt porté aujourd'hui à sa philosophie en atteste aussi l'actualité: il s'agit de porter «un intérêt passionné pour les êtres humains, quels qu'ils soient, et pour leur âme», d'avoir «une capacité de se mettre à leur place et de faire attention aux signes des pensées non exprimées» (Weil, 1949, p. 252). Il s'agit de connaître, par la proximité à autrui, les besoins essentiels et universels de l'âme, ceux qui révèlent l'appartenance de l'être humain non seulement à cette réalité du monde, mais à une autre réalité plus élevée et inconditionnée, celle des choses éternelles. Il s'agit de penser alors jusqu'à atteindre les vé-

rités éternelles du monde. Quand l'être humain reconnaît cette réalité sacrée et surnaturelle en lui, par l'attention et l'amour qui lui porte, il trouve un mobile qui le meut au respect effectif de tout être humain.

La vie humaine a cet ancrage métaphysique, qui doit être pris en compte par l'éducation aussi, appelée à être d'abord une éducation aux valeurs et aux mobiles qui donnent l'énergie nécessaire à l'agir humain. C'est seulement en cherchant les vraies valeurs et en suscitant la conscience de leur nécessité pour une existence authentiquement humaine que l'œuvre éducative peut véritablement réussir. Tout ce qui est moins que cela, risque de nuire à l'enracinement de l'homme dans ce monde et de lui empêcher de vivre dans toute sa dignité.

Une telle compréhension de l'existence et de la dignité humaine peut contribuer aujourd'hui à redonner l'espoir et à rehausser la recherche souvent trop basse de la raison humaine, dans le besoin urgent de «dématérialiser» tant de milieux et relations qui sont indument et malheureusement trop matérialisés. Ce qui doit permettre à l'homme aujourd'hui d'être enraciné, ce ne sont pas des milieux et des relations quelconques, mais ceux revêtus des vraies valeurs.

Rappelons les paroles de Weil: l'arbre ne grandit pas sans racines, mais les racines prennent leur vie de l'énergie qui leur arrive, à travers les branches, de la lumière du ciel. On ne peut pas contribuer à l'enracinement sans l'énergie de cette lumière qui tombe du ciel. «L'arbre est en vérité enraciné dans le ciel».

Références bibliographiques

CANTIN, Serge. Contribution à l'histoire du déracinement de la culture. *Philosophiques*, Québec, v. 1, n. 49, p. 183-208, 2022. Disponible en ligne: <https://doi.org/10.7202/1090269ar>. Consulté: le 15 juillet 2024.

DEVAUX, André A. Simone Weil ou la passion de la vérité (Préface). In: WEIL, Simone. Œuvres complètes. Tome I: Premiers écrits philosophiques. Paris: Gallimard, 1988. p. 9-26.

FRANÇOIS; AL-TAYYEB, Ahmad. *Document sur la fraternité humaine, pour la paix mondiale et la coexistence commune*. Vatican, 2019. Disponible en ligne: https://www.vatican.va/content/francesco/fr/travels/2019/outside/documents/papafrancesco_20190204_documento-fratellanza-umana.html. Consulté: le 10 juillet 2024.

GABELLIERI, Emmanuel. *Enracinement, religion et mystique chez S. Weil*. Académie des Sciences Morales et Politiques. Paris, Séance du 23 novembre 2015. Disponible en ligne: https://academiesciencesmoralesetpolitiques.fr/2015/11/23/enracinement-religion-et-mystique-chez-s-weil/#_ftnref11. Consulté: le 16 novembre 2022.

GABELLIERI, Emmanuel. Le donné et le mystère. Notes sur phénoménologie, métaphysique et révélation chez S. Weil. *Archives de philosophie*, Paris, v. 74, n. 4, p. 627-644, 2009.

GAMBINI, Emanuela. Sradicamento e appartenenza. Note brevi in margine alla globalizzazione. *Teoria e critica della regolazione sociale*, Catania, 2004. Disponible en ligne: <https://www.mimesisjournals.com/ojs/index.php/tcrs/article/view/1246>. Consulté: le 20 juillet 2024.

GERARD, Valérie. La remise en cause de l'autarcie morale: le sentiment de soi et les mobiles de l'action chez Simone Weil. *Les Études philosophiques*, Paris, v. 3, n. 82, p. 139-154, 2007.

HOURDIN, Georges. *Simone Weil*. Paris: Editions La Découverte, 1989.

LAVELLE, Louis. *Traité des valeurs*. Tome Premier: Théorie générale de la valeur. Paris: Presses Universitaire de France, 1951.

MOLARD, Julien. *Les valeurs chez Simone Weil*. Paris: Parole et Silence, 2008.

NEGRI, Federica. La clef des vérités éternelles'. Simone Weil et l'esthétique. *Scenari*, Milano, v. 13, n. 2, p. 177-199, 2020. Disponible en ligne: <https://www.academia.edu/86971951/Negri>. Consulté: le 30 juillet 2024.

TOMMASI, Wanda. Giustizia senza nome né forma. Un itinerario mistico-politico. In: FULCRO, Rita; GRECO, Tommaso (org.). *L'Europa di Simone Weil: Filosofia e nuove istituzioni*. Macerata: Quodlibet, 2019. p. 173-186.

VETŐ, Miklos. *La métaphysique religieuse de Simone Weil*. Paris: L'Harmattan, 1997.

VORMS, Marion. A l'épreuve du monde: l'éducation au sens large. *Les Études philosophiques*, Paris, n. 82, v. 3, p. 155-167, 2007.

WEIL, Simone. *Attente de Dieu*. Paris: Fayard, 1966.

WEIL, Simone. *Écrits de Londres*. Paris: Gallimard, 1957.

WEIL, Simone. *Intuition pré-chrétiennes*. Paris: La Colombe - Editions du Vieux Colombier, 1951.

WEIL, Simone. *L'Enracinement*. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain. Paris: Gallimard, 1949.

WEIL, Simone. *La pesanteur et la grâce*. Paris: Librairie Plon, 1947.

WEIL, Simone. *Leçons de philosophie*. Paris: Union Générale d'Éditions, 1959.

WEIL, Simone. *Œuvres complètes*. Tome I: Premiers écrits philosophiques. Paris: Gallimard, 1988.

WEIL, Simone. *Œuvres complètes*. Tome IV, v. 1: Écrits de Marseille (1940-1942). Paris: Gallimard, 2008.

WEIL, Simone. *Œuvres complètes*. Tome IV, v. 2: Écrits de Marseille (1941-1942). Paris: Gallimard, 2009.

Vida Tercic

Doutora em Filosofia pela Pontificia Università Gregoriana (PUG) de Rome, Itália (2005). Professora-pesquisadora de Filosofia na Faculté des Sciences Humaines et des Sciences de l'Éducation (FSHSE) da Université Yambo Ouologuem de Bamako (UYOB) e na Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest – Unité Universitaire de Bamako (UCAO-UUBa) au Mali.

Endereço para correspondência

VIDA TERCIC

Bamako (Mali), Badalabougou, BP 298

Os textos deste artigo foram normatizados por Araceli Pimentel Godinho e submetidos para validação dos autores antes da publicação.